

« *Un homme avait deux fils* »

Pour aider quelqu'un à vivre, ne faut-il pas partir avec lui *de là où il est* ? C'est ce que fait Jésus dans maintes paraboles : il raconte des histoires de tous les jours, nous nous identifions à tel personnage aux prises avec tel problème, il nous révèle quel tour stupéfiant peuvent prendre les événements mais nous laisse avec des points de suspension –« et toi, semble-t-il dire, que ferais-tu maintenant ? » Le style ouvert des paraboles évangéliques nous autorise donc à entendre d'une autre oreille l'histoire du père et des deux fils en Lc 15, 11-32. Autre parce que l'Eglise, dans sa pratique et sa théologie, prend de plus en plus conscience aujourd'hui de l'hypertrophie de la faute dans son message traditionnel. Il apparaît plus clairement désormais que l'anthropologie biblique, elle, ne dissocie jamais la faute du malheur, ou la blessure imposée à autrui du mal subi injustement !¹

Nous aborderons donc la parabole dite du fils prodigue sans l'enfermer immédiatement dans le moule interprétatif de la faute et du pardon : d'une part, le pardon n'est jamais mentionné dans le texte ; d'autre part, le fils cadet se dit désespérément *coupé* ou *divisé* du « Ciel » et de son père², ce qui est infiniment plus radical qu'aucune faute objective, précisément introuvable dans le texte. Le thème de

1. Par exemple, Jésus déclare Judas ou certains pharisiens "*ponéroï*", ce qui signifie à la fois malheureux et malfaisants.

2. Tel est le sens du « péché » dans toute la Bible : ne plus être en relation avec Dieu.

l'errance pourrait se révéler particulièrement parlant aujourd'hui, car assez vaste pour englober le tout de la condition humaine. Thème authentiquement biblique, omniprésent dans l'ensemble du chapitre 15 de Luc où tour à tour une brebis, une pièce de monnaie et un fils sont perdus, puis finalement « trouvés ». Et la finale de notre parabole ne porte-elle pas ce thème au comble de son mystère ? On peut, comme le fils aîné, n'avoir rien à se reprocher et se voir néanmoins perdu, errant dans une vie sans joie parce que sans relation.

I

Douloureuse condition humaine

« *Un homme avait deux fils* » – un “*anthrôpos*”, littéralement un être humain, et non un “*anèr*”, un mâle, comme pour dire quelque chose d'universellement humain. Un père terrestre donc, une famille ordinaire où chaque membre a sa propre histoire de souffrance. Quel non-dit douloureux pourrait donner sens à la crise majeure que représente le brusque départ du fils cadet, sans raison explicite ? Pourquoi le texte est-il muet sur ce qui a pu mal se passer précédemment ? Le constat vaut pour toutes les époques : la souffrance liée à chaque existence est spontanément cachée, minimisée, occultée... ce qui finit par rendre incompréhensibles les comportements blessants des personnes blessées. En cela, le texte biblique reflète la réalité et les lecteurs devront bien s'identifier aux personnages s'ils veulent approfondir leur perception de la condition humaine.

Parmi les éléments douloureux sous-jacents à la parabole, on peut mentionner :

- l'absence de la mère, la souffrance d'une famille privée d'épouse et de mère ; morte ou vivante, elle n'est, en tout cas, pas en relation avec ses proches, ce dont personne n'est rendu coupable ;

- l'exil, explicable par le fait qu'une majorité de Juifs vivait alors en Diaspora ; il n'en demeure pas moins une démarche éprouvante, impliquant deuils et solitude ; et rien n'indique la culpabilité de quiconque dans cette situation ;

- la famine, drame collectif d'autant plus difficile à vivre que le fils est isolé ; il n'est pas dit qu'il aurait dû économiser ; mais l'accumulation des échecs l'enfonce dans un sentiment de faute qui

décuple sans doute sa souffrance ; c'est la « série noire », comme on dit parfois, sans que personne n'en soit coupable ;

- la naissance d'un cadet qui, on le sait aujourd'hui, constitue une véritable épreuve pour l'aîné-e ; souffrance « normale », donc très souvent banalisée, souffrance pourtant constitutive de la condition humaine, et dont personne n'est coupable.

On peut déceler une sorte de parti pris dans la manière de raconter l'histoire : le vocabulaire des valeurs morales (bien et mal, juste et injuste, vrai ou mensonger) en est remarquablement absent. Aucun événement, aucune parole, aucun sentiment, aucune donnée de l'existence ne reçoit d'étiquette définitive. Luc est un évangéliste particulièrement sensible à la grande capacité de changement des humains. Il aime dépeindre des personnages complexes traversant des expériences toujours susceptibles de les mettre en mouvement. Aucune fatalité n'enferme définitivement quiconque dans le malheur, la faute, la perte de vis-à-vis. Un événement vaut par ce qu'on en fait : ainsi, l'errance du fils cadet ou la révolte ouverte de l'aîné peuvent mal tourner mais n'implique en rien l'impossibilité de retrouvailles dans la joie ; il en va de même pour le départ du cadet vers une nouvelle vie ou le travail de l'aîné dans le domaine familial : ces choix de vie ne sont ni bons ni mauvais en soi, tout dépend de ce que chacun fera de son potentiel de vie relationnelle. Pourquoi en serait-il autrement pour le père ? Jésus n'en fait pas un père idéal, désincarné, immuable dans sa perfection. Au contraire, il faudra attendre le verset 20 pour le voir se réveiller, entrer en relation et s'exprimer, d'abord en gestes puis en paroles.

Qu'en est-il de la souffrance spécifique du fils cadet ? On peut la déceler derrière son besoin d'exclure père et frère : avant de couper les ponts, il traite en quelque sorte son père comme s'il était déjà mort³. N'est-ce pas l'indice que la *relation* était « morte » ou inexistante ? Et le désespoir lié à cette absence de vie relationnelle ne refait-il pas surface dès qu'il se retrouve en exil ? En effet, le texte dit qu'il vivait « de façon désespérée ». Tel est le sens premier de cet adverbe "*asôtos*" qui signifie ensuite « avec prodigalité », adverbe introuvable ailleurs dans la Bible grecque : quelque chose d'unique se dit peut-être ici, qui nous ramène au cœur de la condition humaine ; l'apparente profusion

3. Généralement, le partage de l'héritage se faisait au moment du décès du père.

cache difficilement le désespoir d'une vie privée de relation avec un AUTRE. Et le même désespoir affleurera dans la protestation de l'aîné : il n'a « jamais » pu se réjouir avec quiconque⁴.

Il est possible de comprendre ainsi le verset 12 : « Père, donne-moi la part d'*être*⁵ qui m'échoit ! » Sous la demande matérielle, le fils cadet exprimerait à son père une terrible incertitude d'exister et la difficulté de vivre sans avoir reçu l'être comme un cadeau. Combien de jeunes affirment aujourd'hui n'avoir pas demandé à naître ! C'est comme si, en raison du mutisme qui recouvre les blessures d'un oubli illusoire, les humains se découvraient parfois en *manque d'être* : « Lui, il commença à être en manque » (v. 14). Là encore, c'est plus profond qu'il n'y paraît, et pour l'aîné cela ne se réduit pas au chevreau qu'il n'a pas eu !

Or, notre humanité est ainsi faite que nous tentons de combler le manque par l'avoir matériel ou la nourriture – caroubes pour l'un, chevreau pour l'autre. Mais le vide demeure, désespérant : « *personne* ne lui donnait » ou, comme en écho, « *jamais* tu ne m'as donné »... Au plus enfoui de sa blessure d'exclusion, le cadet découvre son désir d'exister en plénitude : pensant aux salariés de son père, il dit littéralement « ils surabondent de pains » (v. 17). Jésus ne parlait-il pas de la surabondance du Royaume ? Mais le fils croit qu'elle se mérite, comme le salarié mérite son salaire. Il faudrait même faire des efforts pour *être* le fils de quelqu'un, car « être appelé », dans la Bible, équivaut à « être ». C'est décidé, il dira à son père : « je ne suis plus digne d'être appelé ton fils » (v. 19). En creux, n'est-ce pas là l'expression du brûlant désir humain d'être un enfant voulu pour lui-même, d'être accueilli sans conditions, sans raison, simplement parce qu'on est fils ou fille ?

Perceptible sous le mépris de la formulation, une souffrance similaire semble ronger l'aîné : « quand ton fils, celui-ci, est arrivé... », lui c'est ton fils, le préféré, moi je ne me sens pas ton fils. Le fait est qu'il n'a été consulté ni pour le partage de l'héritage ni pour la dépense considérable que représente le veau gras. La musique toute

4. « A moi tu n'as jamais donné un chevreau pour que je me réjouisse avec mes amis » (v. 29).

5. On traduit souvent par "la part de *bien*". Mais "*ousia*" a pour premier sens, la vie, et on ne le trouve nulle part ailleurs dans le Nouveau Testament avec le deuxième sens, "fortune, biens".

nouvelle⁶ qui parvient à ses oreilles, et lui parle peut-être de la vie en abondance, lui est insupportable – comme s’il en était nécessairement exclu et qu’il s’en excluait immédiatement en rejetant père, frère et tous les autres.

Éclate enfin la colère, avec son potentiel de vie. C’est la première fois qu’il désire quelque chose : ne plus fonctionner en esclave d’autrui. Cela équivaut à décider d’assumer le manque d’être que tout humain rencontre en lui-même tôt ou tard : « il ne voulait pas entrer » (v. 28). Expression perturbante et perturbatrice du désir d’entrer vraiment en relation. Quête violente et désespérée d’une différenciation qui permettrait au fils d’accéder à sa « part d’être » ou sa vie en abondance. La Bible n’enferme jamais la condition humaine dans la fatalité d’une culpabilité ou d’une colère irrémédiable. Plus que jamais, il en est ainsi pour cet « Evangile dans l’Evangile » qu’est notre parabole, selon une ancienne expression de la tradition chrétienne.⁷

La souffrance du père apparaît quasi rétrospectivement, lorsqu’il affirme au verset 32 : « ton frère, celui-ci, était mort et il est venu à la vie, perdu et il a été trouvé ». Au verset 24, à mi-chemin de la parabole, il avait dit : « celui-ci, mon fils, était mort et il a *repris vie* » (“*anezèsen*”). Maintenant, après avoir parlé avec son aîné, il semble prendre conscience de l’extrême profondeur à la fois de sa propre souffrance et de celle du cadet : « il est *venu à la vie* » (“*ezèsen*”), comme s’il n’avait jamais vécu auparavant. On dirait que le père en est mort lui-même⁸, de ce désert relationnel, de ce terrible manque d’être qui affectait tout autant chacun de ses fils. C’est qu’il appartient aux humains de « venir à la vie » par les liens vivants de la relation interpersonnelle, pour le meilleur et pour le pire. Si le père a cru son fils mort, il a lui-même traversé la mort. Quiconque a perdu un enfant en sait quelque chose, de cette douleur qui prend aux entrailles et ne lâche plus, jusqu’à ce que la relation ressuscite.

6. Le mot "*sumphônias*" est totalement inconnu dans le Nouveau Testament !

7. Cf. K.E. BAILEY, *Poet and Peasant and Through Peasant Eyes. A Literary-Cultural Approach to the Parables in Luke*, Grand Rapids Mi., W. Eerdmans Pub. Co., 1983, p. 158.

8. En réalité, personne ne l’avait informé que son fils était mort, et pour cause !

II

Où est le coupable ?

Les derniers mots de la parabole ne sont pas « il a été pardonné », mais « il a été trouvé ». C'est que le fils était perdu, incapable de s'en sortir, abandonné à lui-même pour son plus grand malheur. L'«heureuse nouvelle», c'est que la souffrance qui se dit entre humains restaure la possibilité de la relation. Sur le mode du cri ou de l'aveu, le cadet partage sa détresse de sous-humain, l'aîné sa frustration d'homme sans consistance propre, et le père la « mort » atroce qu'il a traversée. Chacun à sa manière semble exprimer l'absence douloureuse de vie relationnelle entre proches d'une même famille.

Or, aucun des trois n'est rendu coupable d'une telle situation. Il n'est pas dit que le père est toujours admirable (il ne dialogue jamais avec le cadet et ne parle à l'aîné que dans les deux derniers versets), ni pourtant qu'il est responsable de l'attitude de ses fils. Le cadet, lui, n'est pas davantage montré du doigt. Il est en demande de relation : à cinq reprises, il dit « Père ! » ou « mon père ». On ne dit pas qu'il se convertit ni qu'il a fauté et se repent, mais seulement qu'il « vient en lui-même » et prend conscience qu'il est « perdu ici » (v. 17). C'est bien connu, les échecs répétés génèrent le sentiment de faute : c'est arrivé parce que je suis coupable et indigne. N'est-ce pas plutôt l'inverse ? J'ai toujours manqué d'être et de consistance, me sentant exclu de la vie... et je trouve le coupable en moi. Or, le père va l'interrompre, sans s'intéresser à une quelconque culpabilité.

Quand on s'aperçoit que Jésus ne condamne pas davantage le fils aîné, on commence à renoncer à l'explication par la faute. On avait blâmé le cadet d'être parti, l'aîné d'être resté soumis et aigri. Mais on se souvient que dans la vie, il ne suffit pas de faire ceci ou le contraire pour ne pas souffrir et pour ne pas faire souffrir. On se fait à l'idée que personne ne peut éviter à l'être proche de souffrir et que, par ailleurs, nul ne peut évaluer la gravité de la souffrance d'autrui. On en vient même à s'abstenir de culpabiliser autrui à cause de ce qu'il ressent. En effet, l'aîné est souvent blâmé, non d'avoir mal agi mais d'avoir mal senti – comme si l'on avait la moindre prise sur ses sentiments !

Aujourd'hui, les commentateurs sont bien divisés. Les tenants de la culpabilité du cadet peinent à trouver un contenu à son « mal

agir » : l'échec économique passe difficilement pour une faute, d'autant plus que le texte insiste sur le fait qu'il « dispersa son (propre) bien » ; en outre, on se plaint actuellement du nombre de jeunes devenus adultes qui s'incrument chez leurs parents ; enfin, il est devenu courant de faire des « avances sur héritage ». Quant au « mal ressentir » de l'aîné, comment y voir une faute, étant donné les acquis des sciences de l'humain et la redécouverte de l'anthropologie biblique ? Par exemple, Dieu ne condamne jamais Caïn de brûler de colère à l'égard de son frère ; au contraire, Il tente de lui faire dire ce qui le blesse⁹.

N'est-il pas remarquable que l'accueil inconditionnel du père précède toute parole auto-accusatrice du fils ? A peine l'a-t-il vu « encore à distance, au loin » et sans avoir la moindre idée de son état d'esprit, qu'il le « reçoit »¹⁰ tel qu'il est, sans conditions et sans explications. Et c'est comme si le fils s'était « trouvé » tout à coup au plus intime de ce père « pris aux entrailles ». Le parallélisme est aveuglant avec les deux paraboles qui précèdent. Luc dit expressément que la brebis, la drachme et le fils ont en commun d'avoir été « trouvés » – et non « pardonnés » ! N'est-ce pas le fort sentiment de culpabilité du cadet qui nous fait croire qu'il y a eu faute ? En réalité, c'est bien plus grave que telle ou telle faute repérable : le fils se dit « coupé du Ciel (et non de Dieu) et de son père », c'est-à-dire sans relation *personnelle* avec quiconque. Cette disparition de tout vis-à-vis l'achèverait s'il ne décidait alors de « se lever » pour un face à face qui, en tant que tel, va le sauver. Tout commence donc par la relation avec un humain ; un seul suffit car c'est un *autre*, toujours potentiellement porteur du Tout autre. Ce qui se passe là déborde infiniment le cadre de la faute et du pardon. Sinon, pourquoi Luc, qui accorde assez d'importance au thème de la repentance-conversion pour en parler dans sept grandes histoires, s'abstiendrait-il pourtant ici du vocabulaire traditionnel relatif à ce thème ?¹¹

9. Cf. L. BASSET, *Sainte colère. Jacob, Job, Jésus*, Paris/Genève, Bayard/Labor et Fides, 2002.

10. Au verset 27, le serviteur dira ce qui l'a sans doute frappé : "il l'a reçu en bonne santé" (ou sain et sauf).

11. Cf. F.H. BORSCH, *Many things in Parables. Extravagant Stories of New Community*, Philadelphia, Fortress Press, 1988, p. 152.

III

Communiquer la certitude d'être

Comment se fait-il que, dans une parabole aussi essentielle, Dieu ne soit jamais mentionné ? C'est qu'aucune relation ne va de soi. Telle est notre condition : « Au commencement était la Parole » dit l'évangéliste Jean. Seule la parole divine initie la vie, car les relations humaines, y compris familiales, commencent toujours par être mutiques – on s'imagine communiquer avec autrui ! Il ne suffit pas d'« avoir deux fils » – comme on a dix brebis ou drachmes – pour que la Parole habite parmi les humains. La parabole n'évoque-t-elle pas notre combat essentiel, celui de la dépossession – le chemin rocailleux qui conduit à avouer « *il* était perdu » et non « *je* l'avais perdu » ? L'enjeu de toute existence n'est-il pas la joie de la rencontre entre des vivants qui avaient cru les relations acquises mais s'étaient lourdement trompés ?

Tout se passe comme si le père avait appris à « recevoir » l'AUTRE par la voie de son dénuement : c'est en entendant cela que l'aîné exprime sa colère ; lui, contrairement à son frère, n'a jamais rien demandé ; on dirait qu'il ne peut pas encore « recevoir », comme son père, le don divin de la relation. Don qui pourtant lui fait envie : j'aurais tant voulu faire comme toi pour *être* comme toi, dans la joie (v. 29). Comment le père a-t-il pu ? N'est-ce pas la déchirure de la compassion, et non un pardon magnanime, qui a ouvert le père au point de le rendre perméable à la détresse de son fils ? Et n'est-ce pas dans cette béance des entrailles qu'il a « reçu » la joie imprenable de la relation ?

Dès lors, il n'a de cesse de donner ce qu'il a « reçu », d'abord par le symbolisme des gestes (v. 22) : au cadet « le premier vêtement » (celui de la dignité, du respect de soi) ; « l'anneau » de l'identité par lequel il le reconnaît comme son fils, un homme à part entière (l'anneau contenant le sceau paternel) ; « les sandales » de l'homme libre (les esclaves n'en portant pas) ; « le veau gras » pour la fête de l'inclusion ; Dieu ne donne-t-il pas également la certitude d'être et de valoir par les gestes du Christ – le pain et le vin partagés, avec leur infinie charge d'inclusivité ? Ensuite, à l'aîné la parole qui guérit : « tout ce qui est à moi est à toi » (v. 31) ; ce qui est essentiel à la Vie – la certitude d'être, par le lien avec l'AUTRE – se partage à l'infini. Le père vient de nommer son désir de relation, en le « suppliant », littéralement en « l'appelant auprès de lui » ou même « à son secours » (v. 28).

N'était-ce pas une autre manière de « courir se jeter au cou » de son fils ? Tout à l'heure, le manque d'être du cadet l'avait atteint dans les entrailles, là où lui-même abritait un vide abyssal. Maintenant, c'est à partir de cette béance miraculeusement habitée qu'il supplie son aîné de se laisser rejoindre. Pour l'appeler « enfant », de ce mot affectueux qu'il n'a jamais pu donner à son cadet, et pour s'engager enfin dans le dialogue, ne faut-il pas que rien en lui ne soit plus soustrait à la relation ?

Alors ce père bien terrestre devient la parabole d'un Père céleste avide de nous donner le meilleur – cet Essentiel qui ne se garde pas pour soi tout seul, pour la simple raison qu'il est inépuisable. La question cruciale nous est posée avec le silence concernant la réaction de chacun des fils : vont-ils, allons-nous « recevoir » l'AUTRE jusqu'en nos entrailles profondes et goûter à la source intarissable de l'accueil mutuel inconditionnel ? Ou aurons-nous d'abord à exprimer et intégrer des sentiments dits « négatifs » liés à des blessures pas encore partagées ?

* * *

En définitive, avant toute repentance ou accusation, les gestes de l'inconditionnelle inclusion sont accomplis dans une immédiateté semblable à l'irruption du Royaume dans bien des paraboles. Gestes et paroles du père terrestre ne nous parlent-ils pas d'un Père qui sans fils et filles ne peut être Père éternel ? Humilité de l'infini consentement à l'interdépendance... Le dernier mot laisse intact le mystère divin niché au cœur du récit : « il a été trouvé », sous-entendu par Dieu. Force irréprouvable de l'inclusion : « il fallait » la joie¹²... Insondable nécessité, pour tous les humains, de « recevoir » la vie en abondance...

Lytta Basset

*Pasteure protestante
Professeure de théologie
(Université de Lausanne)*

12. Cf. L. BASSET, *La joie imprenable*, Paris, Albin Michel, 2004.